

Halina Poswiatowska

Halina Poswiatowska est née le 9 juillet 1935. En 1958 elle débute avec un premier recueil de vers intitulé *Hymne à l'idolâtrie*.

Cette année-là, elle subit aussi sa première opération du cœur. Elle publie encore deux recueils de poèmes, *Le jour d'aujourd'hui*, en 1963, et *Ode aux mains*, en 1966, ainsi qu'un tome de prose, *Récit pour un ami*, en 1967.

Halina Poswiatowska est morte le 11 octobre 1967 quelques jours après une deuxième opération du cœur. Un recueil de vers posthume est paru en 1968, intitulé *Encore un souvenir*, et, en 1975, les Éditions Littéraires (Wydawnictwo Literackie) publient un *Choix de poèmes* qu'elles rééditent en 1989.

mon ombre est une femme
j'ai découvert cela sur le mur
elle souriait en ligne ondulatoire
et les hanches oiseau aux ailes repliées
sur la branche du sourire chantait

l'arbre en fleurs
paré de verts perroquets
à travers les ailes
la maturité orange dorée
le soleil sur les gouttes brille
sous la pluie
l'arbre droit et nu
mes lèvres entrouvertes mes seins
la lune ascendante des cils a brillé
et s'est éteinte
quand tu as soufflé la flamme de l'allumette
et posé tes mains sur mes bras
mon ombre était une femme
avant de disparaître

à saint Érasme on étendit les bras
on étira chaque tendon jusqu'à la limite de la douleur
le corps
le plus beau des instruments de torture
crucifie saint Érasme

pour toi
qui danse sur la corde
des regrets éternels
mon amour est une boule de Noël fragile
dans laquelle tu regardes mes visages faux
rapetissés soudain enflés

saint Érasme
martyr de la croix
donne-moi un miroir
propre plat
que j'y voie
mon visage le plus vrai

ODE AUX MAINS

Je vous salue mes mains, mes doigts agiles, dont l'un pris dans la portière de la voiture, photographié aux rayons X — la paume sur le cliché ressemblait à une aile froissée — un menu fragment d'os dessiné par son propre contour distinct. L'annulaire de la main gauche orné un jour d'une bague est désormais enveuvé et privé de son ornement. Celui qui me donna la bague depuis longtemps n'a plus de doigts, ses mains sont emmêlées aux racines d'un arbre avec lesquelles elles ne font qu'un.

Mes mains qui tant de fois ont touché les mains refroidissantes des morts et des mains fortes chaudes vivantes. Qui savent extraordinairement caresser, qui dans l'attouchement abolissent l'espace séparant l'existence de la non-existence et le ciel de la terre. Mains auxquelles est familière la douleur de l'impuissance, agriffées l'une à l'autre comme deux oiseaux terrifiés, sans logis, cherchant à l'aveuglette et partout une trace de tes mains.

qu'est-ce que la mort
un départ loin du vent
loin du contact froid du drap
loin de l'odeur des murs jaunes
loin du regard attentif
de tes yeux
qui examinent le souffle
quand il naît doucement dans
le poumon

ensuite par les fines artères du cou
sur les lèvres
un nuage —
qui voile le soleil
d'une brume bleue
s'envolait
et tes yeux — lentement
comme un navire perdu
retombaient au fond

Halina Poswiatowska c'est dit-on une personne
qui paraît-il doit mourir comme bien des gens avant elle
Halina Poswiatowska justement aujourd'hui
se donne de la peine à mourir

elle n'y croit pas encore mais soupçonne déjà
et quand dans le sommeil elle plonge sa main gauche
alors dans sa main droite elle serre bien fort
une étoile — lambeau de ciel vivant
et à travers l'obscurité elle saigne de la lumière

puis elle s'éteint en traînant une tresse rose
qui s'assombrit au vent d'une nuit menaçante et froide
Halina Poswiatowska — ces quelques vêtements
et ces mains — ces lèvres qui déjà n'ont plus faim

nous avons d'immenses possibilités
par exemple : mes entrailles
dont je ne sais rien
peuvent s'enchevêtrer en rose des Hespérides
aux épines pointues
la rose peut croître
jusqu'à l'œsophage
boucher
l'entrée étroite de la trachée

et subitement
les poumons pleins de petites douleurs lancinantes
et l'air qui bat désarmé
de l'autre côté de la rue
pas moyen de courir après ni de l'attraper
le feu rouge dans les yeux
la peur comme un agent au carrefour
c'est ainsi qu'on meurt de la fleur
dont
je parle
on peut ne rien savoir

il n'y a pas de certitude
l'existence n'est pas l'existence
la mort ?
le cycle biologique
une certitude ?
c'est mentir que d'affirmer cette certitude
nous n'avons pas de certitude
sinon comment pourrait-on vivre
chaque jour s'éveiller
à l'aube
embrasser
ramasser les poussins tombés du nid
à peine recouverts de duvet
regarder le soleil
cligner les yeux
diviser la lumière blanche en spectre solaire
dire de l'arc-en-ciel arc-en-ciel
voir l'arc-en-ciel

écrire un poème sur l'arc-en-ciel
vivre
avons-nous oui ou non la certitude
comment appeler ce que nous avons
ce que nous avons
nous moi
mois de mai
en mai
arbre de mai
mi querida
caro mio
darling
lieblich
mien
la connaissance du commencement
c'est ton sourire
la connaissance de la fin
une petite ride au coin de tes lèvres
je regarde tes mains mes mains tes mains
mains
agiles comme des chiens dressés
fidèles
désemparées
face à la connaissance
qui est certaine
qui est
la mort

Ils nous aiment ces cimetières solitaires, ils sont tant avec nous qu'ils demeurent presque au fond de nous. Paradoxe réversible, car c'est peut-être nous qui demeurons en eux. En dessinant du doigt le contour de notre propre corps nous tenons compte du géranium planté au bas et de la plaque mortuaire posée à la tête. Le murmure du bouleau incliné, l'entrelacs de ses racines avides, le vert vif des feuilles. Et le soir en embrassant ton front au-dessus du sourcil gauche, je pense à la petite chapelle avec une croix en bois de travers. Ça sent la terre...

Héraclite — mon ami, tu m'as appris à aimer le feu et à mourir à chaque instant.

Depuis que j'ai vu tes écrits — et le feu les consumait, le même qui ouvre l'intérieur des enveloppes cachetées et dévore les villes, je savais que tu es l'unique prophète. Tu m'as prédit le feu, comme dans une autre mythologie l'ange annonce à Marie la douleur. La foi lumineuse a imprégné mon corps et voici que je suis ta servante, de mon corps et de ma pensée nourrissant ton existence.

Je brûle, Héraclite, jour après jour et pensée après pensée.

Je m'embrase.

EXTRAITS D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

Zénon d'Élée, le mathématicien, estima que le monde était un et immobile sous le soleil. Il fut amené à ce résultat après avoir découpé le soleil en morceaux, petits, de plus en plus petits, jusqu'à ce qu'ils eussent cessé de briller dans sa main et qu'il fit nuit. Zénon d'Élée, épouvanté, se frotta les yeux, puis se mit à rassembler vivement les fragments dispersés jusqu'à ce qu'ils brillent à nouveau d'un soleil un et indivisible.

PROTESTATION

I

La mémoire fait tomber
les parois frêles du bonheur
les crinières des volcans somnolents
adhèrent tendrement à la terre
dans les fibres délicates de la viande
la faim s'étire paresseuse

Skopje jadis fut une ville
les jardins suspendus de Sémiramis les arbres
posaient sur les rues comme des vallons une ombre bienfaisante
les terrasses de pierre animées lumineuses
la terre à bâillé
la ville a disparu

dans les ruelles bleutées chante un sang rouge
il a une odeur forte douceâtre de viande morte
le corps se rend à la poignée de main
la main imprime sur le corps des motifs violets
le corps glisse à terre

le sang brunit
la mémoire
déchire en fibres
les frères parois du bonheur

II

de l'avalanche de neige qui avançait
sur le village endormi — seule l'aiguille
du clocher de l'église veillait
des courants du fleuve qui sortit de son lit
balayant la ville de la surface de la terre
de la lave fumante qui recouvrit de cendres
les champs en culture
du vent qui soulevait les eaux de l'océan
et noya par dizaines les navires finement encordés —
de la sève qui chante dans nos veines
un hymne de la faim et de la cruauté
du sang...

il nous faut emporter et sauver
une poignée de nuits
une poignée de jours

III

elle a compris l'idée de l'humain
cette fille des pharaons
penchée sur les courants du fleuve
dans un panier d'osier
s'égosillait l'enfantelet

elle le sortit sur la rive
réchauffa de son souffle les mains transies
essuya les yeux pleins de larmes avec ses lèvres
le fleuve coulait
charriant la vase et les pierres
avec son petit panier d'osier
la fille des pharaons s'éloigna

les mers s'écartent devant l'homme
la manne tombe dans le désert
le fleuve coule
charriant la vase et les pierres.

Traduit par Isabelle Macor-Filarska
et Agata Kozak